

## THÉÂTRE

# Chuchotements rimbaldiens au paradis

Jean-Quentin Châtelain incarne le Rimbaud d'*Une saison en enfer*, sous la direction sans fioritures d'Ulysse Di Gregorio. Intense et sulfureux.

**L**a silhouette émerge du faisceau de la lampe zénithale. Comme un petit matin du monde. Au centre, l'espace brillant comme une mer de légende est délimité par un cercle de collines en carton-pâte. Un îlot en Méditerranée? Un coin de désert en Afrique? Le personnage porte une courte barbe blanche. Il faut le distinguer, comme il faut l'entendre, tant la voix, d'abord, est basse. Mais ce n'est pas Ulysse revenant à Ithaque. C'est Rimbaud revenu à Charleville. Pas n'importe quel Rimbaud. C'est le Rimbaud d'*Une saison en enfer*, l'ouvrage qui précède l'ultime des *Illuminations*. C'est le Rimbaud d'un acteur, Jean-Quentin Châtelain, qui mêle d'une façon étonnante la puissance et la nuance.

## Un grondement qui se perd dans les entrailles de la Terre

La révolte contre les mystifications, l'autodérision, la provocation y sont plus que jamais. Mais si cette *Saison en enfer* a parfois un goût de paradis, le nom que porte justement la petite salle sous les combles du Théâtre du Lucernaire, c'est parce que l'acteur ne «dramatise» pas le texte. Il le «confie». Même l'attaque, devenue un «tube» – «Un soir, j'ai assis la beauté sur mes genoux/Et je l'ai trouvée amère/Et je l'ai injuriée» –, se fait discrète. Tout est en variations. À peine un cri ou deux. Plutôt un grondement permanent, de caverne ou de grotte, qui enfle ou se perd dans les entrailles de la Terre. Le Rimbaud «philosophe» sur le monde qu'il a traversé, et dont il revient, est sans illusions sur une certaine poésie des grands élans qui enivrent – l'ivresse, chez lui,

était ailleurs –, ni sur la religion à laquelle on a voulu le convertir quand il expirait, et le texte d'Aragon, surréaliste en 1930, devenu récemment préface d'une réédition (1), est sans pitié. Sans illusions non plus sur cet Occident «où l'esprit est autorisé», quand lui «retourne à l'Orient et à sa sagesse première et éternelle». Rimbaud ne sera pas le seul à avoir cette vision. Roberto Rossellini, Jean Renoir,

Louis Malle, pour ne citer que des cinéastes européens, au terme de leur course, ont filmé l'Inde dans le même esprit.

Aragon, cité par son biographe Olivier Barbarant, a eu le mot juste: «*Le tragique du sort fait à Rimbaud est le tragique de la gloire.*» Les manipulations du «message» du poète, poète maudit et glorieux, glorieux parce que maudit, son innombrables. Ulysse Di Gregorio, le metteur en scène, est en garde. Il fait de cette *Saison* «un cortège sans cesse en mouvement».

Si «je est un autre», Jean-Quentin Châtelain l'applique à son auteur. L'acteur chante *Qu'il vienne, qu'il vienne, le temps dont on s'éprenne*, extrait de la chanson *la Plus Haute Tour*, à la façon enlevée, joyeuse de Colette Magny. Plus surprenante encore est l'interprétation du quatrain en boucle: «*Elle est retrouvée!/Quoi? L'éternité/C'est la mer allée/Avec le soleil.*» L'acteur ne proclame pas le célèbre texte. À peine le chantonne-t-il. Comme une respiration du monde. ●

CHARLES SILVESTRE

Au Théâtre du Lucernaire. Jusqu'au 6 mai. Rés.: 01 45 44 57 34.

(1) Avec *Un cœur sous une soutane*, préface d'Aragon.

Le Temps des cerises, 2011.



Jean-Quentin Châtelain mêle d'une façon étonnante la puissance et la nuance. Simone Perolari